

Frédérique, sur la chaise basse brodée d'un bouquet de géraniums, se laisse envoûter par la musique ; d'où tient-elle ce goût des opiums ? Elle est devenue toute pâle. Cette nuit elle se réveillera dans son petit lit ripoliné pour écouter, les yeux dilatés par l'extase, ces bizarres concerts que sa mémoire d'enfant enregistre sans une fausse note. Et les portraits entourés d'or ou de peluche, les magistrats, les polytechniciens, le marchand, le chasseur d'Afrique, le général Sauvage et M. Tavernier semblent dodeliner de la tête à force de béatitude devant ce tableau familial. C'est si doux et si beau que la petite Frédérique en serait confite d'attendrissement sans le souvenir de sa maman qui s'est échappée en cachette, fouillant déjà dans son corsage pour trouver un mouchoir où étouffer ses pleurs.

La *Polka des Roses* est finie. M. Chaussier arrondit ses sourcils et déclare au jugé :

— 600 416,

regarde l'enfant qui ne dit mot, la place vide de la mère, le chien qui dort sur la pantoufle, conclut enfin :

— C'est admirable,

d'un air suprêmement satisfait, puis retombe dans sa torpeur, au milieu des lions et des chiffres, des flûtes et des chiens savants, tandis que Marcello lutte avec Frédérique autour de la pantoufle verte que la petite veut rejeter à la poubelle et l'enfant garder pour le chien.

Le Président jette son cigare, et se passe la main sur le front :

— Que fais-tu là, Frédérique? Où est passée ta mère?

— C'est Frédérique, dit Marcello, qui veut faire du mal à Zéphir.

Frédérique, terrifiée, n'ose pas contredire.

— Et ce garçon? Quelle heure est-il? Il faut le rendre à ses parents.

Le Président met son pardessus, prend son melon, son parapluie. Par la fente de la persienne, Frédérique le voit disparaître du côté du pont du chemin de fer, sous un clair de lune emphatique qui exalte l'ombre de Zéphir et de Marcello dans le sillage du Président. Il s'avance, précédé du feu de son cigare, comme une grosse locomotive de son feu rouge. Il n'y a plus, dans la grande maison, que cette femme qui pleure dans une chambre, et cette petite fille délaissée qui contemple une photographie dans une odeur de vieux cigare. Les deux sièges sont encore chauds, les vieux meubles rendent encore l'écho de la *Polka des Roses*; l'Amour fait toujours passer le Temps dans son bateau garni de fleurs; le chien savant a emporté la pantoufle de Frédérique comme un trophée qu'il remettra, la queue mouvante, à M. Bienvenu Cabrera. Où est le père? Où est la mère? Il semble à la petite Frédérique qu'elle vient de perdre tous ses bons points.

*

Irène Chaussier, assise dans le fauteuil Voltaire, le visage enfoui dans son mouchoir, pleure l'esclavage de ses années les plus précieuses.

Elle se sent une âme hagarde et affolée. Esclave de Chaussier depuis toujours, elle a subi jusqu'à présent ce regard glauque sans aucune pensée de révolte, enfermée dans le soin du linge et du ménage, des économies – inutiles – et laissant à d'autres le soin de mesurer la vie, ses routes, ses perspectives, ses amertumes et ses richesses. Mais aujourd'hui, ce chien qui renverse les poubelles, et cet enfant de rien qui critique son dîner ! Et ces planchers salis par la folie de cet homme. Et ce soir que prépare l'avenir. Et l'argent qui manquera un jour. Et cette petite qui rôde partout avec ces yeux immobiles et tendres comme l'âme d'un pauvre reproche condamné à ne pas faire de bruit.

D'autres ont su prendre la vie. Joséphine Pailhès, par exemple, la folle fille du vieux général, son amie de pension chez les sœurs de Bonne-Nouvelle. Était-elle jolie, Joséphine Pailhès ? Pas même, en tout cas bien moins qu'elle. A-t-elle été assez jalouse quand le comte de Puyvouzoux a demandé la main d'Irène ? S'est-elle assez moquée des sérénades grotesques que le pauvre célibataire venait lui donner au clair de lune avec ses habits démodés. Elle l'a empêché de l'épouser par sa jalousie passionnée. Qui aurait cru qu'elle épouserait un diplomate, qu'elle écrirait des livres, et ravagerait des cœurs ? L'existence ne l'embarrasse pas de ses devoirs et de ses problèmes. Parlons-en, de son diplomate : elle s'est débarrassée de ce mari infirme, et vit sa vie, on ne sait où, en Russie, au milieu de familles brillantes, d'acteurs, d'artistes, d'écrivains.

Peut-être ne dit-elle pas tout ? Peut-être donne-t-elle simplement des leçons à des enfants nobles ? On dit qu'elle a séduit un officier de la Garde et les journaux ont parlé d'une affaire qui lui prête le halo de Mme Steinheil.

Pourquoi Irène a-t-elle cédé à l'ambiance mesquine de ce village où elle est née, capitulant petit à petit ? Ah ! Si elle avait rencontré le mari qu'il lui aurait fallu !

Depuis la maladie de Chaussier, elle sent se réveiller chez elle une âme ancienne qui lui fait peur depuis ses années d'esclavage. Elle se rappelle la pensionnaire autoritaire qui faisait plier ses camarades sous la loi de ses caprices. Elle voudrait se révolter, mais le pli est pris depuis si longtemps. Elle n'aura jamais plus la force de revivre. Elle s'effraie de sa dureté, de ses soucis mesquins et de son indifférence. N'aime-t-elle donc pas sa fille ? Elle essaie l'une de ses âmes, elle essaie l'autre, elle se sent gênée dans les deux. Ah ! Que tout passe et que tout s'en aille ! Elle n'est qu'une pauvre femme. Mais demain, levée à six heures, elle trottera dans la maison, allant de la cave au grenier, comptant, notant.

Pourquoi n'a-t-elle jamais connu que ce mari fantôme qui s'en allait par les routes, ne rentrait jamais chez lui que pour faire une valise, le temps de sécher son manteau, et qui, maintenant de retour, de retour pour toute sa vie, s'est réfugié dans la folie, comme dans un au-delà suprême, plus inaccessible que jamais ? Les femmes ont besoin d'un homme.

Les âmes d'Irène Chaussier l'assaillent et la disputent ; elle ne sait où elle doit en venir. Il en est qui l'effraient au fond de son esclavage, une âme sordide, une âme avare qui l'épouvante, la ratatine, la rend vulgaire, et une autre, si déchaînée, qu'elle n'ose pas la regarder en face. Elle aurait besoin dans sa vie d'autre chose que d'autorité. Elle ne sait vraiment où se prendre, hésite entre ses personnages, et retombe toujours dans le rôle accepté, mais accepté à contre-cœur, qui la meurtrit et la rend folle.

*

L'enfant prodige revint encore cinq ou six fois, malgré les objections d'Irène qui étaient d'ailleurs contradictoires, tant son affolement l'agitait quand elle n'était pas en proie à son âme avare et glacée ; objections de petite-bourgeoise ou de mère sentimentale, rôle qu'elle s'imposait par devoir et réaction contre une froideur qui l'angoissait. M. Chaussier voyait plus grand. Il voulait livrer Frédérique à la « contagion du génie ». La mère, alors, restait passive et laissait faire, n'intervenant dans les jeux des enfants que quand des hurlements trop forts troublaient son atonie. Frédérique ne fut bientôt plus, entre les mains de cet enfant intelligent, despotique et faux, qu'une esclave abrutie, stupide, à l'œil terne, à la lèvre molle. Sentait-elle que son enfance allait être livrée pour toujours aux expériences les plus dangereuses sans que personne s'en inquiétât ?